

BX4700

F64

L3

1865

E
HEM



FONDO EN TERIO
VALVERDE Y TELLEZ

Introduction

Il est des hommes qui laissent d'eux-mêmes une trace si lumineuse, que, loin de s'effacer avec le temps, le temps ne fait en s'écoulant que leur ajouter un éclat toujours nouveau. Les peuples, éveillés et ravis à leur apparition, semblent s'élever et grandir avec ces colosses du genre humain, et, jaloux d'en accroître la gloire comme un héritage paternel, ils la rehaussent à l'envi des fictions d'une crédule imagination et d'une admiration sans partage. L'histoire, trop froide à leur enthousiasme, revêt sur leurs lèvres toutes les grâces et toutes les hardiesses de la poésie.

Or, si les entreprises des conquérants, si les fondateurs des nations et les poètes éminents, qui en sont l'âme et la voix, exercent sur les hommes cet

009139

incomparable ascendant, la sainteté n'a pas un moindre prestige par ses prodiges comme par l'héroïsme de la vertu, où se meut et se décèle le monde surnaturel avec ses mystères et ses surprises. Et si dédaigneuse qu'elle soit de la gloire, la gloire s'impose à la sainteté, ou plutôt elle se donne comme une dette sacrée qu'elle a charge d'acquitter, et, bon gré mal gré, se fait sa compagne à travers les siècles.

Que l'on compte les Saints qui ont joui d'un renom populaire dans l'Église, saint François n'est inférieur à aucun d'eux. Ce pauvre, cet amant passionné de la pauvreté, sa vie et ses délices, simple et naïf, et tout à la fois d'un tour d'esprit singulièrement vif et original, aussi étrange en ses humiliations que ravissant en ses sublinités, cet homme a par la vigueur de sa foi et la hardiesse de ses desseins frappé les hommes de stupeur et captivé le cœur du pauvre peuple, qui s'est senti vivre en lui comme dans le meilleur de ses amis. Aussi le peuple lui a-t-il rendu en amour, en sacrifices, en constantes affections, tout ce qu'il lui pouvoit rendre. La mémoire de la pauvreté, aimée et hautement honorée par saint François, il l'a prise sous sa garde avec vénération et sollicitude à l'égal de son honneur et

de sa propre gloire ; et cette physionomie, déjà si expressive, si accentuée et si extraordinaire, il l'a encore exagérée par les traits et le merveilleux qu'il lui a prêtés. La vérité historique a dû nécessairement souffrir d'une telle partialité, ternie ou même altérée sous des couleurs trop chargées, si bien que les biographes du Saint, ne discernant pas avec goût et jugement la pureté et la simplicité du dessin primitif d'avec les linéaments empruntés au charme des temps, n'ont pu retrouver ni reproduire l'original, et partant leur œuvre est venue échouer devant les observations d'une juste et inexorable critique. D'autres, au contraire, amateurs de l'exactitude et de la vérité, ont fait de la vie du Saint une dissertation froide et sèche, sans grâce et sans couleur. En un mot la vie, la véritable vie de saint François est encore à désirer.

Un jour, je faisais part de ces réflexions au P. Stanislas Melchior, religieux de Saint-François, de longue main versé en toutes les histoires franciscaines, savant infatigable, nourri aux sources, et critique sévère, lequel a entrepris de continuer les Annales de l'Ordre, commencées par Luc Wadding et conduites jusqu'à la fin du XV^e siècle. Il m'avoua

qu'en effet une biographie du saint Fondateur, rédigée d'après des documents historiques sans reproche, n'existoit pas, et me dit que, dans le cours de ses recherches dans les archives et bibliothèques publiques et particulières, il avoit découvert une légende manuscrite italienne, dont le style et la manière remontoient évidemment aux origines de l'Ordre. Cette légende, il l'a publiée. Laissons-le nous en décrire lui-même la découverte et la valeur. « Cette légende italienne me fut gracieusement communiquée par un personnage éminent en dignité et non moins éminent en vertu et en doctrine. Je la reçus avec joie et me mis tout d'abord à m'enquérir de son auteur, sans obtenir, malgré mes efforts, d'autre lumière, sinon qu'un certain Mutius Achillei, oratorien de la ville de Saint-Séverin, en la Marche d'Ancône, l'avoit copiée en 1577 sur un très-ancien manuscrit. Ayant lu cet opuscule et reconnu l'ingénuité et la candeur du style, et, je le crois aussi, de la vérité, je me suis résolu à le publier, attendu qu'il me paroit digne de considération. Je commençai par le confronter avec l'ouvrage latin des frères Léon, Ruffin et Ange, compagnons du Saint, ouvrage que je vis à Rome à la bibliothèque du Vatican, conforme à la copie des

PP. Bollandistes et reproduit à Pesaro par l'imprimeur Nobili en 1831. Or, je trouvai la traduction fidèle, sauf que l'italien s'éloigne un peu du latin en différents endroits et qu'il omet entièrement ce qui concerne la canonisation solennelle de saint François et la translation de son corps. Et d'autant que les actions du saint Fondateur ne sont pas toutes rapportées par ses trois compagnons, l'ancien traducteur, ayant comme une abeille industrieuse parcouru bon nombre d'autres documents, publiés jusqu'au temps où il vivoit, put, sinon en tout, du moins en partie, recueillir dans sa légende les particularités d'une si illustre vie. Il me fut démontré qu'il avoit étudié d'une manière toute spéciale les écrits de F. Thomas de Celano, de F. Barthélemy de Pise et de l'auteur du *Speculum vitæ B. Francisci*, et je lus et collationnai ces ouvrages, afin de m'assurer si la traduction étoit partout véridique, ce que prouvent les passages, que je cite à la fin de chaque chapitre. »

Il est vrai que l'on regrette de n'y point trouver plus de détails sur la mort de saint François. Son voyage en Syrie et le prodige des Stigmates y sont également omis. Nous avons comblé cette lacune en recourant aux sources les plus pures des tradi-

tions franciscaines, reproduisant à la fin de cet ouvrage le récit que fait saint Bonaventure de ces deux événements. Enfin nous avons pensé ne pouvoir mieux couronner une si admirable vie qu'en traduisant les cantiques d'amour, attribués à saint François. Encore que le professeur Montanari ait démontré par des preuves sans réplique qu'ils sont l'œuvre d'un de ses plus ardents disciples, le B. Giacomponé, toujours est-il qu'ils résument et expriment à merveille cette existence toute séraphique. Jamais le langage de l'homme n'a rendu avec plus de grâce, de passion et d'énergie la véhémence, les joies et les angoisses de l'amour de Dieu dans le cœur fragile et limité de la créature ! Aussi nous sommes-nous étudié, malgré les difficultés, que nous avons rencontrées, à les traduire mot pour mot, afin d'en conserver la force et la naïveté et de mettre notre lecteur à même de juger de la vie et du mouvement qui animent cette prodigieuse poésie, que rien n'égale parmi les anciens ni parmi les modernes.

Il ne sera pas inutile de toucher quelque chose des premiers biographes de saint François. Thomas de Celano, petite ville des Abruzzes, s'étoit d'abord livré à l'étude des belles-lettres. Inspiré de Dieu, il entra

dans l'ordre naissant des Frères-Mineurs probablement en l'année 1213. Le S. Patriarche l'aima tendrement, si bien qu'il devint le confident de ses secrets et le témoin de ses merveilleuses actions. En 1229, par ordre du pape Grégoire IX, il rédigea les actes de la vie du Saint, divisés en trois parties. Mais F. Crescence de Jesi, ministre général de l'Ordre, peu satisfait de cet essai et de son abrégé, où des actions et des paroles notables du saint Fondateur étoient passées sous silence, enjoignit aux plus anciens frères et à Thomas de Celano lui-même de ramasser avec soin tous les souvenirs encore vivants et d'en former un volume, qui pût facilement se répandre. Les B. Rufin, Ange et Léon, jadis compagnons de saint François, obéissant à cet ordre, ajoutèrent un appendice, communément appelé la Vie des trois Compagnons, plus propre à ordonner et à corriger les notices précédentes qu'à les enrichir de plus amples détails. De son côté, Thomas de Celano dressa une nouvelle Vie avec des documents entièrement nouveaux, qui forment la quatrième partie de son premier travail, intitulée : *Memoriale S. Francisci in desiderio animæ*. Ces deux Vies, réunies ensemble, reçurent le nom de *Légende ancienne*,

afin de la distinguer de la *Légende nouvelle*, composée par saint Bonaventure à l'instance du chapitre général, tenu à Narbonne en 1260, et publiée trois ans après, au chapitre de Pise. Si belle, si solide, si édifiante qu'elle soit, elle n'est toutefois qu'un extrait des légendes précédentes et un abrégé trop succinct, où ne sont pas mentionnées des anecdotes et des particularités du plus vif intérêt, comme par exemple, le Songe d'Innocent III, lorsqu'il vit l'église de Saint-Jean-de-Latran penchant vers sa ruine et soutenue par un pauvre inconnu. Aussi la *Légende ancienne*, malgré le décret du Chapitre de Paris (1266) en faveur de la Légende de saint Bonaventure, a-t-elle toujours obtenu un plus grand crédit dans la famille franciscaine, de telle sorte qu'on la lisoit dans les réfectoires par ordre du ministre général Gérard de Oddo, ainsi que nous l'a transmis l'auteur de la chronique des vingt-quatre premiers Généraux. Comment ne pas ranger parmi les plus véridiques historiens de saint François F. Barthélemy de Pise, de la noble famille des vicomtes Albisi, illustre dans l'Ordre par sa science et la pureté de sa vie ? Entr'autres ouvrages il composa celui qui porte pour titre : *Des conformités de saint François avec Jésus-*

Christ, hautement approuvé et loué par les Pères du chapitre général de 1399. F. Barthélemy mourut en 1401 presque centenaire.

Disons un mot des trois compagnons du Saint, d'autant que leur légende sert de fondement au récit que nous donnons au public. Viterbe fut la patrie de F. Léon ; selon d'autres écrivains, ce seroit le village de Colone sur le même territoire. D'autres le font naître à Assise. Ses vertus étoient si admirables que le père Séraphique le choisit pour son confesseur et tout à la fois pour son secrétaire. Zélé pour la très-haute pauvreté, il brisa l'urne de porphyre, que frère Élie avoit placée près de la porte, afin de recueillir les oblations des fidèles pour la nouvelle église, qui s'élevoit en l'honneur du Saint. Sa vie est écrite dans la chronique des vingt-quatre premiers généraux de l'Ordre.

Frère Rufin d'Assise et de la famille des Cipi ou Cifi, seigneurs de la terre de Bastia, située le long de la route par où l'on va d'Assise à Pérouse, étoit parent de l'illustre Vierge sainte Claire. En lui reluisoit une si parfaite pureté, que saint François l'appeloit le frère saint : une des plus belles âmes qui fleuroient alors !

Frère Ange, d'après la chronique des vingt-quatre généraux, étoit né à Riéti, capitale de la Sabine, de la famille Tancredi, le premier chevalier selon le siècle, qui s'enrôla dans l'Ordre : *Fr. Angelus Tancredus de Reate, qui fuit primus miles, qui ordinem est ingressus*. En 1253 il assista à la glorieuse mort de sainte Claire. Ses cendres reposent avec les autres compagnons du saint Fondateur dans la basilique d'Assise.

Il est constant, que depuis l'année 1228 jusqu'en 1266, on n'épargna rien, à l'instigation des supérieurs et avec le concours de personnages d'une sainteté et d'une doctrine éprouvée, pour rassembler tout ce qui concernoit saint François. Le résultat de ces recherches fut consigné dans les ouvrages dont il est parlé ci-dessus. Saint Bonaventure pour sa part y apporta la plus scrupuleuse diligence et se rendit à Assise, afin de se mieux assurer de certains faits d'une plus considérable importance, exigeant même le serment des premiers sujets de l'Ordre par leurs vertus et par leurs lumières. Après cela n'est-ce pas une entreprise vaine et décevante que de prétendre chercher davantage pour découvrir davantage ? Quelle certitude et quelle créance fonder sur des

écrivains postérieurs au Saint de soixante à soixante-dix ans et même d'un siècle, comme Frère Hubert de Casale, Frère Ange Clarène, Frère Alvar Pélage, Jacques de Tondo, Hugolin du Mont-Saint-George, Fabian le Hongrois, tous de 1300, Jacques Oddi, de 1480, Marsan le Florentin, de 1523, Marc de Lisbonne, de 1540, Gonzague, Ridolphi, etc., sans compter les opuscules anonymes *de Inceptione ordinis, de Inventione montis Alvernæ, sæculum perfectionis status* et le pieux roman des Fioretti, chef-d'œuvre littéraire de la langue italienne. Si quelque reste précieux a pu échapper à la diligence des premiers chroniqueurs, il a été recueilli par Frère Léon et mêlé dans la vie du B. Egidius, telle que nous l'ont conservée Frère Bernard de Besse, secrétaire de saint Bonaventure, la Bibliothèque franciscaine, Frère Salimbené de Parme et Pellegrin de Bologne, lesquels vivoient vers 1240.

Saint François est dépeint au naturel dans la légende que nous donnons au public. On le voit, on le suit, on converse avec lui. Qui ne reconnoîtroit soudain cette âme tendre et aimante, avide de se donner tout entière, dans ce jeune marchand, *fort large à la dépense, adonné aux jeux et aux chants et se*

promenant de jour et de nuit en compagnie de ses amis. Voyez-le, comme il se reproche d'avoir rejeté un pauvre mendiant et *délibère en soi-même de ne plus jamais dénier la charité.* Prodigue, vain à l'excès, sans souci du présent, *désireux de gloire et de renom,* il rêve de grandes choses, grands coups d'épée, grands honneurs, grandes richesses, grandes seigneuries. Ce qu'il convoite, il y croit avec confiance et naïvement s'en réjouit comme s'il le tenoit. Singulier mélange d'ambition et de simplicité ! Dieu l'appelle à lui par des voix mystérieuses et il ne comprend pas, tant il est épris et enchanté par ses songes d'aventures et de chevaleresques entreprises. Mais il vient le moment où le Seigneur le visite *en douceur merveilleuse.* C'est après un joyeux souper avec ses compagnons de plaisir et durant qu'il s'en va chantant et riant dans les rues d'Assise qu'il est surpris et pour jamais ravi aux ivresses du siècle ; et c'est alors, sous ce charme victorieux, qu'il s'avise de « prendre la plus noble et la plus riche et plus avenante épouse qu'il ait jamais vue, » à savoir la pauvreté. Le but qu'il doit atteindre lui est marqué dès ses premiers pas : entre ciel et terre il élèvera une société sans fondements visibles, et dont néanmoins

la consistance et la durée seront comparables à la force et à la durée des plus florissants empires. Humble pèlerin, il s'achemine vers Rome, où, s'indignant des chétives offrandes que l'on faisoit au tombeau de saint Pierre, « fouillant dans sa poche, il en tira force deniers et les jeta à travers les fenêtres de l'autel, lesquels retentirent sur la pierre, si bien que la gent de céans ne revenoit point d'une si belle libéralité. » Bientôt après, il surmonte l'horreur naturelle qu'il avoit pour les lépreux. S'étant rencontré avec l'un d'eux, il falloit vaincre ou fuir à jamais. François se roidit contre lui-même ; il le baise *en la main droite fort dévotement* et lui donne *en charité mutuelle l'accolade de paix.* Quoi de plus dramatique et de plus touchant que la scène du dernier renoncement, où le Saint se dépouille de tout jusqu'à la plus entière nudité ? Les figures et les caractères d'un chacun y sont tracés avec une vigueur et un air de vérité que pourroient envier les plus grands maîtres. « Écoutez tous, s'écrie-t-il, vous savez que jusqu'à cette heure j'ai appelé Pierre Bernardon mon père. Mais d'autant que j'ai résolu de servir au Seigneur Dieu, je rends l'argent, lequel lui a été cause d'un si grand émoi, et mesmement tous les

habits faits avec son avoir. Et dorénavant je veux dire : Notre Père, qui êtes aux cieus, et non plus mon père Pierre Bernardon. » Et la légende ajoute : « Au demeurant Bernardon, plein de fiel et de fureur, prit l'argent et les habits qu'il porta en son logis pendant que ceux qui étoient présents se courrousoient de ce qu'il ne lui avoit laissé aucune harde pour se couvrir, et tout dolents au piteux cas de François, ils se prirent à pleurer à chaudes larmes. » Suivons-le à la cour de *Messer* le pape Innocent III, ce grand homme, *fourni d'exquise prudence et discrétion, sage et droiturier*. Quelle noble et vénérable figure que le cardinal Jean de Saint-Paul, *plein de grâce divine!* Il pressent, il aime tout ce qu'il y a de force et d'avenir sous l'apparence de ce pauvre et s'en va droit au Pape : « J'ai trouvé, lui dit-il, un homme très-parfait (heureuse découverte!) lequel se propose de vivre suivant la forme et l'exemplaire du saint Évangile. » Qui n'admireroit la foi, la candeur et le zèle de *Messer* Hugolin, cardinal d'Ostie, qui lui-même devint pape? Dans les mouvements et les discours de ces personnages s'épand je ne sais quelle richesse et quelle ampleur de grâce et de nature. La vie et l'instinct des grandes entreprises coulent

comme une sève féconde à travers cette cour pontificale. Ce seul chapitre en dit plus que de longues histoires.

L'ingénuité qui règne dans tout le récit et l'heureux talent de peindre avec vérité par des mots simples, sans recherche et sans ambition, est, comme style, ce que sont en fait d'art les figures de Giotto et de Cimabué, si calmes et si pures, et néanmoins d'une si ravissante expression. De grands effets avec peu de matière, n'est-ce pas le comble de la perfection? Or, puisque ces tableaux existent, pourquoi prétendre les refaire? Prenez-les pour ce qu'ils sont : vous y verrez le reflet des mœurs et des caractères de ces âges de foi, témoignage qui sied bien à la vérité du genre historique.

Prologue

Lettre écrite par les trois compagnons de Saint
François, au Père Général.

*Au Révérend Père en Christ, frère Crescence par la
grâce de Dieu, ministre général, frère Léon, frère
Ruffin et frère Ange, naguère compagnons bien que
très-indignes du très-heureux saint François, dévot
et due révérence dans le Seigneur.*

Encore que par le commandement du dernier
chapitre général¹, et par le vôtre, les Frères soient
tenus d'adresser à votre paternité les actions et les
miracles du très-heureux saint François, lesquels se

¹ Tenu en 1244 à Gênes et présidé par le pape Alexandre IV.

peuvent retrouver et connoître, toutefois il nous a semblé utile à nous, qui, bien qu'indignes, avons avec lui tout le jour conversé et pratiqué, d'écrire en toute vérité à Votre Sainteté quelque chose de ses gestes, vus par nous-mêmes ou que nous avons appris des autres Saints et surtout de Frère Philippe, visiteur des pauvres femmes, de Frère Illuminé de Rieti, de Frère Massé de Marignan, de Frère Jean, compagnon du vénérable Frère Gile, et de Frère Bernard de sainte mémoire, compagnon du Bienheureux François. Non contents de raconter les miracles, lesquels ne sont pas, mais démontrent la sainteté, nous désirons de plus mentionner les actes et témoignages de sa sainte vie et de sa pieuse et amiable volonté, à la louange et gloire du Dieu souverain et de notre Père très-saint, comme à l'édification de ceux qui ont bon vouloir de suivre ses vestiges, ce que nous n'écrivons pas en manière de légende, attendu que de sa vie et des miracles, que le Seigneur a par lui opérés, plusieurs légendes ont été dressées. Mais comme dans un pré agréable, nous avons cueilli quelques plus belles fleurs, sans suivre le fil de l'histoire et laissant de côté beaucoup de détails, rapportés avec étendue en ces Légendes soit par amour de la vérité ou pour l'ornement du discours, avec lesquels vous pourrez mêler le peu que nous écrivons, si votre discrétion le juge séant. Nous estimons en toute vérité que si les choses, que nous mentionnerons,

avoient été en la connoissance des hommes vénérables, qui ont compilé les susdites Légendes, loin de les omettre, ils les auroient en partie relevées de leur beau style et mandées à la postérité. Que votre paternité soit toujours saine et entière en Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans lequel nous, vos fils dévoués à Votre Sainteté, nous recommandons humblement.

Au couvent de Greccio, 11 août 1246.